

À écouter Javier Lentini, ce Barcelonais aussi discret que modeste se serait contenté de réunir quelques objets d'art tribal de qualité et de former une importante bibliothèque sur le sujet pour assouvir sa passion pour le Beau et sa curiosité pour le monde. Mais lorsque l'on a eu le privilège de découvrir les œuvres d'Afrique, d'Océanie et d'Indonésie qui trônent dans la maison que Javier habite avec son épouse Veneta, on est tout de suite amené à corriger la modestie de cette présentation tant on a affaire à une véritable collection ! Raffiné et éclectique, l'ensemble affiche une grande cohérence et révèle l'œil sûr d'un véritable collectionneur dont l'aventure personnelle, initiée il y a plus de trente ans, est livrée ici.

Tribal Art magazine : *Bien souvent, le passé colonial du pays d'origine ou la relation avec l'art d'avant-garde occidentale sont invoqués par de nombreux collectionneurs pour expliquer l'origine de leur intérêt pour l'art tribal. Comment est née votre passion pour ce domaine ?*



Javier Lentini : Le déclencheur, pour moi, a sans doute été les nombreux voyages que j'ai faits dans ma petite enfance avec ma famille. Mon père, qui était médecin et poète, avait la passion du voyage et profitait de toute occasion pour nous faire découvrir d'autres lieux et d'autres cultures. Entre ma cinquième et ma quinzième année, nous sommes allés plusieurs fois en Afrique, en Asie, en Amérique... Cette ouverture sur le monde n'était pas très habituelle dans une Espagne qui se trouvait encore sous l'autorité de Franco ! La conscience du côté exceptionnel de ces expériences a certainement dû accentuer le pouvoir de fascination qu'elles ont exercé sur moi.

Un autre événement également très marquant pour moi fut la visite de la Fundació Folch de Barcelone. Mon père, qui était un ami proche d'Alberto Folch-Rusiñol – collectionneur et fondateur de l'institution – ainsi que de son conseiller, l'artiste et ethnologue Eudald Serra, m'y emmena pour la première fois alors que j'avais tout juste dix ans. Jamais je n'avais vu



Des livres et des objets,
rencontre avec

Javier Lentini

Propos recueillis par Elena Martínez-Jacquet



véritablement d'art tribal et là, il y en avait à foison : j'en fus totalement bouleversé ! Faut de me lancer à un si jeune âge dans la collection d'objets, je devins « collectionneur en herbe » de livres. Les volumes *África negra* et *Oceanía* de l'édition espagnole de la collection « Univers des formes » devinrent en quelque sorte mes livres de chevet. Il y avait très peu d'ouvrages traduits en espagnol à l'époque...

Depuis cette époque mon intérêt pour les arts et les cultures lointaines ne s'est jamais démenti, à tel point que j'ai consacré mes années d'université à des études en anthropologie et en histoire contemporaine, ne ratant pas une occasion de suivre des matières facultatives en histoire de l'art. Par la suite, j'ai également suivi une formation en muséologie et en photographie spécialisée dans les voyages, laquelle m'a amené à évoluer professionnellement dans le domaine de l'édition.

T.A.M. : *Qu'est-ce qui vous mis sur la voie de l'acquisition d'objets ?*

J.L. : En 1981, j'ai effectué un long séjour d'études à Londres. Une de mes distractions préférées était de flâner dans les marchés aux puces, et notamment à Camden et Portobello Road qui étaient des lieux plein de vie. C'est dans ce dernier marché que j'ai tenu en main pour la première fois des objets d'art tribal. C'est également à Portobello Road que je fis la rencontre déterminante d'Anthony Jack, décédé malheureusement en 2012 (voir *Tribal Art magazine* n°65, automne 2012). Chaque semaine j'allais voir ses nouvelles découvertes car c'était un chineur infatigable et à l'œil sûr ! Mes premières acquisitions, je les ai faites auprès de lui : des massues de Polynésie et de Mélanésie que j'ai revendues assez vite afin de financer mes frais de séjour et me permettre d'acheter autre chose. Car, plus que la possession, c'est la rencontre avec un objet qui m'a toujours fasciné !

Assez rapidement, avec l'argent des massues d'Anthony Jack, j'ai acquis ce que je considère comme la première œuvre de ma sélection d'objets d'art tribal – je trouve cette idée de « sélection » ou d' « ensemble » plus juste que le terme de « collection » en ce qui me concerne. Il s'agit d'une figurine bembé que j'ai toujours en ma possession car sa beauté me parle toujours. J'ai découvert l'objet tout à fait par hasard chez un antiquaire généraliste espagnol qui n'avait d'ailleurs que cette pièce d'art tribal dans sa galerie. Je fus séduit par son style et parvint à l'acheter à crédit. Depuis, il a été publié par Raoul Lehuard dans son ouvrage *Art bakongo : les centres de style*, puis par Marc Leo Felix dans *Art&Kongos* – où le dessin qui en est donné la présente avec son pied cassé reconstitué – ainsi que dans le catalogue de l'exposition *La figura imaginada*

PAGE PRÉCÉDENTE, DE HAUT EN BAS

FIG. 1 : Peigne. Lwimbi, Angola. XIX^e-XX^e siècle.

H. : 15,9 cm.

Ex-coll. Jean et Noble Endicott, New York.

© *Tribal Art magazine*, photo : Santiago Borthwick.

FIG. 2 : Veneta et Javier Lentini dans leur pièce de séjour. Sur la table basse, on peut voir une figure gardienne de reliquaire sango (Gabon), un bol *umeke la'au'* de Hawaï et un siège *daàká lobi* (Burkina Faso).

© *Tribal Art magazine*, photo : Santiago Borthwick.

FIG. 3 : Groupe de trois objets de RDC disposés en regard d'un exemplaire de l'édition originale des *Quatre livres des proportions du corps humain (Vier Bücher menschlicher Proportion)* d'Albrecht Dürer, Nuremberg, 1528. De gauche à droite : figure janus hembra, figure kusu et pilon de divination *lubuko luba* issu de l'atelier de la Moyenne Luvua.

© *Tribal Art magazine*, photo : Santiago Borthwick.

FIG. 4 (À DROITE) : Bouchon de flûte cérémonielle. Sawos, Moyen-Sepik, Papouasie-Nouvelle-Guinée. XVII-XVIII^e siècle.

H. : 46 cm.

© *Tribal Art magazine*, photo : Santiago Borthwick.



organisée par la Fundació La Caixa qui fut montrée dans diverses villes espagnoles entre 2004 et 2005.

T.A.M. : *Il était donc possible de faire des découvertes dans un pays comme l'Espagne où l'art tribal a du mal à trouver sa place !*

J.L. : Cette trouvaille est restée quasiment la seule que j'ai faite « hors réseau ». Le seul autre exemple que je pourrais citer est un puissant gardien de reliquaire fang okak de Guinée Équatoriale, qu'en revanche je ne possède plus. À mes débuts, j'ai surtout acheté sur la grande place parisienne, dans des galeries ou auprès de maisons de ventes aux enchères françaises, qui connaissaient alors une sorte d'âge d'or. Cela dit, je n'ai jamais négligé les marchands espagnols, peu nombreux certes mais très exigeants et qui plus est internationalement reconnus. L'ensemble d'objets que je possède doit beaucoup à Ana et Antonio Casanovas, actifs depuis plus de vingt ans dans le domaine de l'art tribal, tout comme à David Serra, dont la réputation n'est plus à faire, ainsi qu'à Guilhem Montagut, à qui j'augure un long avenir dans le métier si l'on en croit son jeune âge et son dynamisme.

T.A.M. : *Vous ne vous êtes donc jamais senti isolé dans votre passion pour l'art tribal de ce côté des Pyrénées !*

J.L. : La communauté tribale espagnole, et notamment barcelonaise, est petite, mais elle m'est toujours apparue comme extrêmement enthousiaste et soudée. Entre les années 1960 et 1980, la Fundación Folch à laquelle je faisais référence au début était à elle seule un microcosme fascinant. Dans les deux décennies suivantes, il y a eu plusieurs grandes expositions muséales à Barcelone – soit dit en passant, j'ai contribué pour deux d'entre elles comme collaborateur, pour *Islas de los Mares del Sur* en 2001 (Fundació La Caixa), ou comme conseiller, pour *El primer Eros* en 2004 –, lesquelles expositions ont renforcé la cohésion entre amateurs. Depuis longtemps, nous pouvons dire que nous sommes de vrais amis : nous dînons souvent ensemble et nous nous retrouvons lors des grands événements internationaux. Impossible de ne pas se sentir accompagné ainsi !

T.A.M. : *Quelle est votre démarche en tant que collectionneur ?*

J.L. : Depuis l'achat de la statuette bembé je suis plus ou moins la même démarche. Je suis de ces collectionneurs posés qui ne font pas plus d'une, deux ou trois acquisitions par an. Je ne cherche pas, je trouve... Lorsque je suis face à un objet qui m'intéresse, je prends mon temps pour examiner l'œuvre et la comparer avec d'autres exemplaires de même typologie

FIG. 5 (À DROITE) :
Figure asie usu. Baulé, Côte
d'Ivoire. XIX^e siècle.

H. : 40,5 cm.
© Tribal Art magazine, photo :
Santiago Borthwick.



FIG. 6 (CI-DESSUS) : Figure.
Bembé, RDC. XIX^e siècle.
Extrait de *La figura imaginada*.
Fundació La Caixa, 2004.

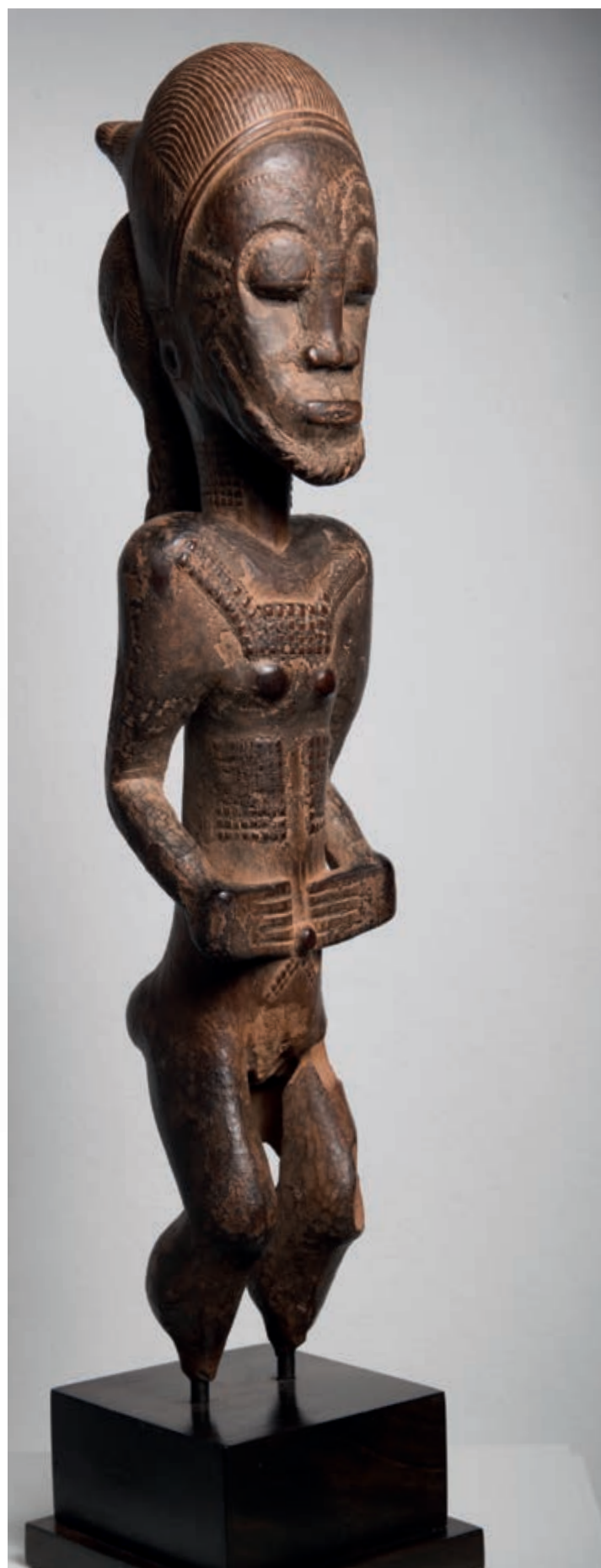


FIG. 7 (CI-CONTRE) :
 Vue d'une commode meublant la pièce de séjour de Veneta et Javier Lentini et accueillant une figure *asie usu* baulé (Côte d'Ivoire) attribuée au Maître d'Essankro, un masque dan (Côte d'Ivoire), un masque Bamoun (Cameroun) et une figure *bulul ifugao* (Nord de Luçon, Philippines) daté XV^e – XVIII^e siècle.

© Tribal Art magazine, photo : Santiago Borthwick.



FIG. 8 (CI-DESSUS) : Figure.
 Bembé, RDC. XIX^e siècle.

H. : 18,5 cm.

© Tribal Art magazine, photo : Santiago Borthwick.

FIG. 9 (À DROITE) :
 Masque. We-Bete, Côte d'Ivoire. XIX^e-XX^e siècle.

H. : 34 cm.

Ex-coll. Luciano Lanfranchi, Italie.

© Tribal Art magazine, photo : Santiago Borthwick.



que j'ai pu voir dans des livres ou ailleurs. Cette lenteur s'explique surtout par le fait que je me considère avant tout comme un studieux : je prends presque plus de plaisir à construire mon bagage de connaisseur à travers des lectures d'ouvrages spécialisés et des visites à des musées qu'à faire évoluer ma collection par le biais de nouvelles acquisitions. Pour une ou deux œuvres d'art achetées par an, il y a facilement entre quarante et soixante livres qui sont venus enrichir ma bibliothèque : autant dire que la balance penche sacrément du côté des livres ! Ceux-ci ne sont certes pas dans le même ordre de prix que les objets, mais cette proportion est tout de même révélatrice d'un goût profond pour l'étude...

T.A.M. : *Vous insistez sur l'importance des livres dans votre expérience de la collection. Avez-vous d'autres référents : des spécialistes, d'autres collectionneurs ?*

J.L. : J'ai plutôt développé ma passion dans l'intimité, sans grands mentors. Cela dit, j'ai bien entendu été inspiré par l'exemple d'autres collectionneurs. La découverte de l'aventure de Raymond et Laura Wielgus à travers la parution de *Affinities of Form: Arts of Africa, Oceania and the Americas* (Indiana University Art Museum, 1996) fut, par exemple, un grand moment d'émotion. Sans prétendre avoir construit un ensemble d'objets d'une importance équivalente à celui des Wielgus, j'ai ressenti une proximité entre leur démarche et la mienne. Leur sensibilité aiguë, leur goût hétéroclite et leur retenue en tant qu'acheteurs – leur collection comptait une centaine de pièces – m'ont éclairé et conforté dans ma voie.

À côté de cela, je me dois de partager une autre source d'inspiration, encore une fois livresque ! Je pense au livre de Xavier de Maistre *Voyage autour de ma chambre* (1794), qui a donné un sens particulier à ma façon de vivre avec les objets. J'aime me dire que, grâce aux œuvres d'art, je peux expérimenter l'émotion du voyage, du contact avec d'autres cultures et d'autres esthétiques sans avoir à sortir de chez moi.

T.A.M. : *Que doit avoir un objet pour vous donner envie de le posséder ?*

J.L. : Une grande qualité. C'est aussi simple et fondamental que cela. La condition *sine qua non* est qu'il soit le meilleur exemplaire que j'aie vu dans son genre. Je sais que jamais je n'aurai les moyens de m'offrir un grand Tchibinda Ilunga tshokwe, par exemple. Plutôt que d'en acheter un de qualité moyenne, j'ai fait mon deuil de ce type d'œuvres en acquérant récemment ce qui est, à mes yeux, le plus beau peigne Lwimbi – peuple apparenté aux Tshokwe – que j'aie pu voir sur le marché de l'art depuis que je suis actif dans le milieu de l'art tribal. Pour dire cela

plus simplement, je suis ému par un objet au point de vouloir le posséder lorsqu'il me semble que l'exemplaire que j'ai devant les yeux ne pouvait être plus abouti, plus parfait d'un point de vue formel. Après, j'assume tout à fait qu'il puisse y avoir des objets plus importants, dont la provenance est plus prestigieuse : je n'ai pas l'arrogance de penser détenir le chef-d'œuvre absolu dans son style.

T.A.M. : *Dès vos débuts, vous n'avez jamais hésité à vendre ou à échanger certaines de vos pièces pour en acquérir d'autres : cela peut sembler une attitude plus propre à un marchand qu'à un collectionneur. Comment expliquez-vous cela et quels critères suivez-vous pour sélectionner les pièces dont vous vous défaites ?*

J.L. : Beaucoup de collectionneurs font en réalité la même chose, mais tous ne l'avouent pas aussi ouvertement, ce que je respecte tout à fait ! Comme bien d'autres, je ne dispose pas d'un budget assez important pour acheter périodiquement des œuvres sans avoir à vendre certains de mes objets. Cela ne fait pas de moi un marchand pour autant ; jamais je ne me reconnaitrai dans ce terme car je n'ai jamais fait de la vente d'une pièce une source de revenus pour financer mon style de vie. Seul le désir de posséder un nouvel objet qui m'aurait fait vibrer peut me conduire à renoncer à une pièce que j'ai eue chez moi.

Si je parviens à me détacher d'une certaine œuvre sans trop de déchirement, c'est tout simplement parce que je ne suis pas un accumulateur. Pendant très longtemps, j'ai vécu dans un appartement de 40 m² avec plus de trois mille livres. Inutile de dire que je n'avais pas la place d'y exposer plus de soixante ou soixante-dix objets d'art tribal ! Vivre avec les pièces que j'achète a toujours été indispensable pour moi : il me faut les voir au quotidien et l'option de les conserver dans un dépôt n'en n'était pas une. Maintenant que j'habite dans une maison spacieuse, rien n'a vraiment changé. J'ai besoin que les objets respirent. D'une certaine façon, je me dis que je m'applique la célèbre devise de l'architecte Mies van der Rohe « Less is more ». Après, comme je suis curieux par nature et avide de nouveaux « voyages autour de ma chambre », j'ai besoin de renouveler les objets, ce qui implique de m'éloigner de certains.

Pour répondre à la deuxième partie de la question, je n'ai pas vendu ou échangé un objet que je ne rachèterais pas aujourd'hui si l'occasion s'en présentait. Autrement dit je ne m'en suis pas défait parce que je ne les considérais plus comme aussi intéressants ou parce que je m'en étais tout bonnement lassé. Il y a forcément quelques exceptions à cela car mon œil s'est quand même affiné et est devenu plus exigeant, mais cela reste globalement vrai...



FIG. 10 (CI-DESSUS) :
Figurine équestre. Karo-
Batak, Sumatra, Indonésie.
XIX^e siècle ou antérieur.
H. : 18,5 cm.
© Tribal Art magazine, photo :
Santiago Borthwick.

T.A.M. : *Justement, comment votre œil a-t-il évolué tout au long de votre parcours ? Êtes-vous ému par les mêmes types de pièces que lorsque vous aviez vingt ans ?*

J.L. : Mon œil a essentiellement gagné en assurance avec le temps. Il est devenu aussi plus exigeant. En ce qui concerne mon goût, il a par contre peu évolué en ce sens que tout objet de grande qualité est susceptible de me plaire ! J'ai toujours été très éclectique et n'ai pas privilégié une région ou un style plus qu'un autre. Je suis intéressé par l'art, qu'il vienne d'Afrique, d'Océanie ou d'Indonésie.

T.A.M. : *Malgré l'aspect hétérogène de votre collection, les pièces que vous possédez présentent quand même un dénominateur commun : elles ont toutes un élément figuratif. Est-ce délibéré ?*

J.L. : C'est assez vrai, effectivement : j'ai essentiellement des sculptures et des masques qui représentent des formes humaines. Mais cela n'a véritablement rien de très étonnant car l'art tribal est fortement ancré dans le réel naturel (hommes, animaux) ou surnaturel (esprits, ancêtres). Cela dit, j'ai un petit ensemble d'objets qui échappent à cette règle, même s'il reste en rapport avec le corps humain. Depuis quelques années, j'ai une petite collection de labrets d'Afrique de l'Est – essentiellement du Soudan et d'Éthiopie – à laquelle je tiens beaucoup.

T.A.M. : *Permettez-moi de terminer sur une question plus intime. Ces dernières années, vous avez accueilli dans votre vie celle qui est désormais votre épouse, Veneta. Fonctionnez-vous désormais comme un tandem de collectionneurs ?*

J.L. : Absolument ! Après avoir été un collectionneur solitaire pendant près de trente ans, c'est une toute nouvelle et stimulante expérience pour moi que d'évoluer dans ma passion accompagné. Veneta était totalement néophyte en la matière lorsque nous nous sommes rencontrés. Voyant que l'art tribal occupait une place importante dans ma vie, elle s'y est naturellement intéressée et, très vite, elle a développé un regard propre sur les objets. Je dois dire même que sa sensibilité, sa persévérance et ses qualités d'analyse – ce n'est pas pour rien qu'elle a une formation universitaire en criminologie ! – ont considérablement enrichi mon approche vis-à-vis des objets. Elle m'aide beaucoup à porter un regard frais et rigoureux sur les objets qui nous sont proposés, c'est elle aussi qui me rappelle à tout moment l'état actuel de la collection afin de mieux juger si une œuvre en particulier s'y intégrerait harmonieusement. Cela va sans dire qu'aujourd'hui, nous allons à tous les salons et à toutes les galeries ensemble, et que toutes les acquisitions se font d'un commun accord !

FIG. 11 (À DROITE) :
Vue d'ensemble et de détail d'un
étrier d'échasse *tapuva'e*. Îles
Marquises. XVIII^e siècle.
H. : 28,5 cm.
© Tribal Art magazine, photo : Santiago
Borthwick.

